

## CHEZ LES FOUS

Le plus bel établissement d'aliénés de France est, incontestablement, celui de Bron.

L'asile ne compte pas moins de 1,650 malades des deux sexes, répartis en sections correspondant au degré d'aliénation ou à l'état de délabrement physique des pensionnaires. Chaque section se compose d'une immense cour fleurie et ombragée, entourée d'arcades, d'un préau spacieux attenant au réfectoire, et, au-dessus, du dortoir d'une propreté méticuleuse.

Mais, en s'élevant dans la hiérarchie des fortunes, on assiste à la progression du bien-être chez les privilégiés des "pensionnats". Ceux-ci comprennent deux corps de bâtiments à trois étages, entourés de parcs gazonneux, parsemés de bosquets touffus.

Quant à l'aristocratie démente, elle habite des pavillons particuliers qui constituent le long de l'allée centrale, autant de petites villas enfouies sous des charmilles. Cette allée est plantée de marronniers superbes jusqu'au rond-point de l'église, grande comme une cathédrale.

C'est aussi de chaque côté de cette voûte de verdure que s'élève, entre cour et jardin d'agrément, les habitations des principaux fonctionnaires.

Le chiffre du personnel subalterne, y compris gardiens et gardiennes, s'élève à deux cent dix-huit employés. L'importance de la propriété rurale, dite le "domaine", des jardins, des fermes, de l'usine électrique, de l'abattoir et de la boucherie, motive cette nombreuse domesticité.

Il suffit, toutefois, de pénétrer dans les "sections", pour être pris d'apitoiements. Chacune d'elles, sous des formes différentes, est un antre d'incohérences qui émeuvent, qui étouffent et dont le souvenir poursuit obsessivement.

Le quartier des "agités" est principalement suggestif. Dès l'entrée, M. Raoul fait signe à deux gardiens de se placer derrière nous.

— Pourquoi cette précaution, Monsieur le Directeur ?

— Vous allez en juger.

En effet, des malades nous entourent, vocifèrent, gesticulent diaboliquement. C'est une clameur horrible, un concert troublant d'exclamations divagantes, de rires épileptiques, d'appels étranges, Sournoisement, l'un d'eux, les bras maintenus dans des bricoles, se glisse entre nous, un sourire mauvais aux lèvres, le regard fébrile. Un gardien le repousse. Alors l'insulte éclate, grossière :

— "Tas de vaches !"

Puis, ses traits se détendent, prennent une expression d'imploration ardente, et d'une voix soudainement changée :

— "Monsieur le Directeur, dit-il, laissez-moi sortir car je ne suis pas fou. D'ailleurs, j'ai rendez-vous avec le Procureur du Roi au sujet de mes biens confisqués !"

— Que dit-il, demandons-nous à un interne de service,

— C'est sa marotte, Monsieur, il se croit émigré.

Sa marotte.

Et tous les malheureux qui sont là, qui déambulent farouchement sans se parler entre eux, qui se coudoient sans qu'un mot de raison ne les arrête au passage, qui soliloquent de l'aube au crépuscule, ont leur marotte...

Les uns se croient puissants et clament leurs forfaits, l'écume aux commissures des lèvres, le poing crispé, l'œil hagard.

D'autres ont de brusques arrêts dans leur marche automatique et poussent des rugissements fauves, puis, calmes, reprennent la route de leur Golgotha de douleur, de folie.

"Qu'on me rende la liberté !" s'écrie un adolescent, pâle, distingué d'allure, qui était jusqu'alors resté silencieux.

"Oui, je suis victime d'une erreur judiciaire."

Cependant qu'impressionné péniblement par le spectacle de tant de misères cérébrales, nous nous disposons à franchir le seuil de cet enfer, un cri s'élève, strident :

"Vive l'Anarchie !"

La porte se referme sur nous à double tour. Nous respirons.

— Eh ! bien que pensez-vous ? interroge M. Raoul.

— Que l'humanité compte pour bien peu dans les forces de la

Nature, puisque nous sommes sujets à d'aussi épouvantables transformations, sans réaction possible.

— Sans réaction, dites-vous ? Cela laisserait supposer que la folie est incurable. Or, je puis vous citer des cas...

— Oui, mais les rechutes...

Insoluble problème !...

Après la section des "agités", nous visitâmes celle des "agitées". Sous une forme moins violente, ce sont les mêmes exclamations, les mêmes colères.

— Charles X, appelle un docteur aliéniste, venez ici.

Et, trotinant, une femme de petite taille, grisonnante, la face congestionnée, un balai à la main, s'avance vers nous.

— Ah ! ces messieurs sont des Autrichiens, nous dit-elle, mes ennemis acharnés. Sachez donc que mes armées son prêtes et qu'une grande conflagration ne va pas tarder à se produire. Souvenez-vous que c'est Charles X en personne qui vous parle. Appelez-moi Majesté,...

Nous saluons cette Majesté déchuë, le cœur angoissé, surtout en apprenant que la malheureuse a plusieurs titres universitaires.

— Ne l'écoutez pas, elle est folle. Dites moi plutôt si les Etats-Unis sont toujours en République ? interpelle une pensionnaire qui dut être adorablement belle. Il y a vingt-cinq ans que je suis claustrée dans ce couvent et j'ignore tout de mon pays...

— Depuis quand est-elle internée ? demandons-nous à une gardienne.

— Depuis le mois de janvier.

— Est-elle vraiment Américaine ?

— Américaine... de Paris, oui Monsieur...

L'hystérie domine dans cette section, où tous les âges se coudoient, mais où l'enfance règne en souveraine et intraitable maîtresse.

Combien émouvants sont les souvenirs de cette visite à l'asile de Bron. Mais il en est un désormais ineffaçable en nous.

C'était jour de visite. A trois heures, une pauvre vieille femme entre, demande à voir son fils qui devait incessamment sortir, étant guéri aux dires des plus érudits docteurs aliénistes. La mère, heureuse, s'apprête à retrouver raisonnable celui qu'elle avait élevé avec un soin jaloux, jusqu'à l'âge où un amour contrarié avait bouleversé son existence, semant le désordre dans ses facultés. Une longue cure d'air et de silence avait aidé au rétablissement du malade. L'heure de sa libération allait sonner.

Tremblante de joie, la pauvre vieille créature attend l'enfant aimé. Il entre, il est là, à côté d'elle et... ne la reconnaît plus.

Non, il est des scènes qu'on ne peut décrire. Celle-là est une des plus poignantes auxquelles nous ayons assisté.

Vous figurez-vous le retour de cette mère à son logis de pauvresse, dans les hauteurs de Fourvière ? Vous figurez-vous ses brisements, ses désespoirs, ses fins de tout ?

Oh ! la malheureuse ! la malheureuse !

— Ce sont des choses qui se reproduisent souvent, nous dit d'un ton attristé le sympathique Monsieur Raoul.

Nous le croyons volontiers, mais nous ne résistons pas à l'émotion qui nous envahit et nous essayons les larmes de pitié qui nous montent irrésistiblement aux yeux...

Le soir, tandis que le Directeur nous accompagne jusqu'au bout de l'allée où nous attend la voiture qui doit nous reconduire à la gare, comme une plainte géante interrompt nos adieux.

— Ce sont les "malades" en cellule, répond M. Raoul à notre muette interrogation.

Et nous partons sous cette impression de splénétique horreur et de prenante mélancolie.

A. CASTÉRAN.

## EN WAGON

Un voyageur pénètre dans un compartiment avec de nombreux colis et commence par jucher un énorme sac dans un filet.

Une dame, assis au-dessous, lève la tête et manifeste un certain effroi.

— Oh ! Madame, dit-il, je vois bien que le filet n'est pas solide, mais il n'y a rien de cassant dans mon sac !...

## UN DÉBAT SUR LA LONGÉVITÉ

— J'ai un oncle qui est mort à cent cinq ans.

— Et moi, une tante qui est morte à cent quinze.

— Peu ; mon grand-père n'a dépassé qu'à cent quarante-cinq ans.

Un marseillais véritablement humilié :

— Eh bien, moi, messieurs, dans ma famille, personne n'est encore mort !

## ÉCHANGE DE POLITESSES

— Quelle bonne rencontre, je ne te lâche pas, nous allons aller au café de la Paix voir prendre l'absinthe.

— J'accepte, mais tu me permettras ensuite de t'emmener au Théâtre-Français pour voir entrer le monde.